



**HAL**  
open science

## La communication, un concept fédérateur ?

André Grange

► **To cite this version:**

André Grange. La communication, un concept fédérateur ?. Expressions, 1994, 04, pp.135-150. hal-02399805

**HAL Id: hal-02399805**

**<https://hal.univ-reunion.fr/hal-02399805v1>**

Submitted on 9 Dec 2019

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## LA COMMUNICATION, UN CONCEPT FEDERATEUR ?

André GRANGE  
I.U.F.M. de La Réunion

Les sciences expérimentales ont fourni pendant longtemps un modèle tellement prestigieux que la biologie et les sciences humaines n'ont pas vu d'autres possibilités, pour accéder au rang de sciences, que de leur emprunter à la fois leur méthode -l'expérimentation en laboratoire- et leur langage -les mathématiques-. Certes il paraissait hasardeux de négliger la rétro-action, et en particulier celle qui lie l'expérimentateur lui-même au sujet de l'expérience, au moment où la physique elle-même se voyait obligée de la prendre en compte. Mais, pendant que, dans les années cinquante, la cybernétique se constituait difficilement un petit domaine - se voyant accuser de n'être pas une "vraie" discipline scientifique parce qu'elle prétendait établir des ponts entre physique et biologie- les sciences humaines, rêvant de passer du salon-où-l'on-brille au laboratoire-où-l'on-démontre, s'adonnaient aux joies de l'exclusion de l'humain, jugé trop incertain, au nom de la rigueur scientifique. Althusser, au nom du Marxisme, chassait l'homme de sa propre histoire, tandis que les structuralistes, prenant acte de la mort du sujet, tué par Freud, le chassaient de sa langue, de ses récits, de sa culture. Ayant ainsi renié leur spécificité, les sciences humaines devenaient des sciences de l'inerte, et de l'intemporel : la logique remplaçait la chronologie, des matrices universelles, sans date et sans sujet, engendraient à l'infini des langues et des récits convertibles en langage mathématique.

Bref survol de houleux débats, ce simple rappel a pour but de situer le paysage intellectuel dans lequel est apparue la notion de communication : c'est lui qui explique l'engouement qu'elle connaît actuellement. Elle est l'héritière de cette cybernétique qui, elle-même, est née du développement des machines à communiquer, puisque ses bases ont été posées par des chercheurs en

télécommunication. C'est donc bien le développement des sciences physiques elles-mêmes qui a conduit à la notion d'"information" et à celle de rétro-action. Il y a là un point intéressant à approfondir aussi bien pour les sociologues que pour les historiens de la pensée : le cloisonnement -universitaire en particulier- des connaissances entre elles, et leur isolement par rapport aux retombées concrètes explique que les sciences humaines aient bien cherché à importer des méthodes empruntées aux sciences de la nature au moment où celles-ci prenaient conscience de leurs limites. Par exemple, en linguistique, l'utilisation des mathématiques en est toujours restée au stade de la description et n'a jamais permis la prévision des phénomènes, ce qui est quand même une différence fondamentale avec leur utilisation en physique ! Mieux même : elle n'a été rendue possible que par un a priori assez surprenant, puisqu'elle suppose au préalable qu'on évacue la notion de sens, et même celle de fonction. S'il y avait eu un lien, même ténu, avec la recherche en didactique ou en traduction, on aurait été amené dès ce moment à reprendre les notions de la cybernétique, et, en particulier, l'"information", la "redondance" et le "bruit".

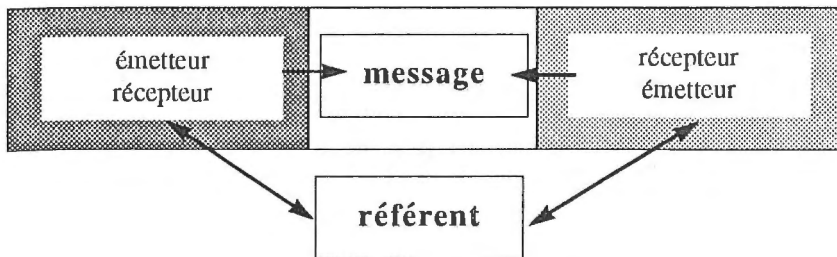
Il est vrai que l'on est très vite passé à une situation toute différente, et que l'utilisation qui est faite actuellement de la "communication" comme d'une idéologie envahissante et aliénante, crée des problèmes nouveaux. Nous nous proposons néanmoins d'examiner comment en introduisant une problématique générale, ce concept permet de prendre une vue plus précise des interrelations entre les sciences humaines, et de reconstituer une vision de ce qu'est la culture dans laquelle baigne chaque être humain, dans laquelle il trouve de quoi se constituer une identité.

### Un schéma général.

Nous ne reprendrons pas l'analyse détaillée des six fonctions <sup>1</sup>, car le schéma de la communication est si riche que, pour en approfondir tel ou tel aspect, il est loisible de mettre l'accent sur une partie ou l'autre de son fonctionnement. Nous partirons plutôt de quelques réflexions sur le dialogue, car il constitue le moyen essentiel de la construction d'un univers de co-référence entre les interlocuteurs, donc, de proche en proche, de constitution d'un univers culturel entre les membres d'un groupe social, plus ou moins étendu selon la fréquence des communications qu'ils entretiennent entre eux.

---

<sup>1</sup> Il s'agit du schéma proposé par Jakobson, et qui constitue la vulgate pour l'enseignement des techniques d'expression : la communication met en relation six paramètres et peut favoriser l'un ou l'autre : l'émetteur-le message-le récepteur-le canal-le code-le référent. Le schéma permet une classification, mais rend mal compte de certains fonctionnements dus au fait que l'émetteur est en même temps récepteur (de son propre message et de la rétro-action de son interlocuteur).



A communique à B un message dont il construit les significations à partir de son propre contexte.

B reçoit le message et lui cherche des significations à partir de son propre contexte.

Ce schéma appelle plusieurs remarques :

1- Il repose sur une conception globale du message, qui n'est pas seulement verbal, mais repose aussi sur des codes visuels = gestes, postures, déplacements, etc....

2- Il admet que la construction du sens par l'émetteur, ou sa reconstitution par le récepteur, ne se fait pas à partir des seuls éléments du message, mais au contraire repose d'abord sur un contexte : cette notion, complètement écartée au nom de la rigueur par l'analyse linguistique, a dû être réintroduite sous la forme de "l'implicite". Mais en fait il est beaucoup plus vaste que tous les implicites que la linguistique débusque avec les instruments de la logique. Il s'agit des multiples représentations, des jugements de réalité et de valeur que chacun d'entre nous reçoit, construit, déconstruit, échange, essaye tout au long de sa vie. Nous y reviendrons plus longuement car c'est là que se situe la rencontre de toutes les expériences humaines.

3- Il implique enfin que l'encodage et le décodage ne sont pas de simples opérations mécaniques consistant à faire correspondre un signifiant et un signifié. L'un comme l'autre sont des démarches intellectuelles complexes, et le décodeur n'est pas un auditeur passif. On retrouve là le problème des intentions, des attentes, des stratégies, qui expliquent à la fois les réussites de la communication et ses échecs : informations non perçues, ou mal interprétées, lapsus, quiproquos.

En gardant ces trois points présents à l'esprit, nous allons maintenant

examiner comment s'exerce la fonction sémiotique, c'est-à-dire comment circulent les informations entre A et B, et comment, à partir de là, A et B parviennent à constituer un contexte commun, qui devient leur univers de co-référence.

## I / La construction de significations par l'émetteur-récepteur

### 1- "je" est aussi un autre

Parler d'émetteur-récepteur n'est pas une simple précaution pour réintroduire l'indispensable rétro-action, sans laquelle la communication n'est plus qu'une diffusion entre des émetteurs et des récepteurs anonymes<sup>2</sup>. C'est là que réside la confiscation de la communication par une idéologie : dès qu'elle met en jeu des grands nombres elle ne peut plus reposer que sur des circulations de stéréotypes, c'est-à-dire accroître la redondance au détriment de l'information.

L'émetteur-récepteur est d'abord, avons-nous dit, récepteur de ses propres messages, c'est-à-dire qu'il reçoit ce qu'il a dit, le ton sur lequel il l'a dit, ainsi que les gestes et les postures qu'il a utilisés. Le travail de l'acteur consiste à exercer un contrôle aussi complet que possible sur tous ces signes ou indices. Celui du locuteur courant est du même ordre, mais, s'il a laissé "échapper" un mot, un ton, ou un geste mal contrôlé, il peut lui arriver de le percevoir. Il peut alors être déstabilisé, ou, plus habilement, tenter de corriger l'impression qu'il a pu donner. On ne peut alors que lui conseiller, s'il a "mis les pieds dans le plat", de ne pas trop les agiter !

Mais, beaucoup plus profondément, s'il veut communiquer réellement, c'est-à-dire faire partager par son interlocuteur une information, un jugement, ou un affect, il lui faut essayer de "se mettre à la place de l'autre". En effet le

---

<sup>2</sup> C'est en particulier, le cas des médias. Ils se prétendent inter-actifs pour faire croire au récepteur qu'il peut intervenir pour modifier l'émission. Mais il est évident que ces interventions restent complètement marginales et ne compensent en rien l'opacité qui dissimule l'instance d'émission : qui paye ? Qui commande ? Quels sont les intérêts et les pouvoirs réels des différents personnages qui ont construit et supervisé l'émission, et dont les noms ne sont pas forcément indiqués ? Les grandes manœuvres des pouvoirs politiques, médiatiques et économiques sont largement occultées.

contexte d'où il part<sup>3</sup> est constitué de nombreux éléments dont certains, attachés à son histoire personnelle, sont absents du contexte de B. Pour se faire comprendre, A est donc obligé d'adopter au moins partiellement le point de vue de B. Cette maîtrise demande que soient contrôlées les émotions : le sang-froid permet d'apprécier plus justement les réactions subjectives de B, ou même, tout simplement, de s'apercevoir qu'il n'a pas exactement le même cadre de référence. En fait la communication repose sur une schizophrénie maîtrisée, puisqu'elle suppose d'être à la fois soi et l'autre. Cette "double contrainte" constitue le premier paradoxe. Il est indépassable, et il ne s'agit pas d'une simple dialectique, où la thèse et l'antithèse pourraient se pacifier dans une synthèse. Il s'agit au contraire de maintenir continuellement présents soi et l'autre et de construire leur relation sur des équilibres provisoires avec un fond de déséquilibre constant. La synthèse serait une fusion, où disparaîtraient les deux interlocuteurs, donc la communication elle-même, puisqu'elle s'alimente à cette différence de potentiel.

Ce paradoxe tient, plus profondément, au fait que chaque être humain est indissolublement à la fois un individu (in-dividu : une unité indivisible) et un être social. Il construit son identité personnelle avec des matériaux qui lui sont très largement fournis par ses multiples échanges avec les autres, et il y a même des chances pour que cette identité soit d'autant plus riche et plus personnelle qu'elle intègre plus d'apports extérieurs. L'ouverture à l'autre, pour donner et pour recevoir, le rend donc plus apte à de bonnes communications.

Cependant, si "je est aussi un autre", le "aussi" est indispensable : "je est un autre" correspond à l'aliénation de "je", donc à sa destruction. Et cette "dé-construction" du sujet, à laquelle ont travaillé nombre de penseurs de ce dernier demi-siècle, n'appréhende qu'une partie de la réalité, détruisant toute liberté, donc toute communication. Le nihilisme contemporain, produit, entre autres, de la littérature de l'absurde, nous fait passer de l'idée d'"incommunicabilité" à celle du "tout est communication"<sup>4</sup>. Il serait temps de revenir aux observations des ethnologues sur la diversité des cultures humaines pour s'apercevoir que la réalité ne justifie ni l'une ni l'autre de ces positions.

3 On peut le rapprocher de ce que les linguistes désignent comme des "connotations", mais à condition de préciser qu'elles ne sont pas des effets secondaires, mais au contraire qu'elles sont la condition fondamentale pour que se construise une inter-compréhension. Combien d'incompréhensions nées du fait que l'un des locuteurs attribue à un mot une valeur positive ou neutre alors que l'autre lui accorde un sens péjoratif !

4 Les répliques de "La Cantatrice chauve" de Ionesco peuvent illustrer indifféremment l'une et l'autre de ces propositions.

Nous ne développerons pas davantage les problèmes de l'émetteur-récepteur, parce que, en les abordant du point de vue du récepteur-émetteur nous découvrirons plus profondément la fonction sémiotique. Dans l'histoire individuelle chacun commence par être un récepteur, bien avant d'être un émetteur : c'est la cas du fœtus et, encore très largement celui du nourrisson. Et tout au long de sa vie chaque être humain est à la recherche des significations de ce qui l'entoure, que ce soit son environnement naturel ou humain. C'est bien la fonction sémiotique qui est à l'origine des cultures, ces systèmes de représentations destinés à apprivoiser un monde indifférent ou hostile. C'est encore elle qui permet l'élaboration de projets (pro-jet : c'est un engagement vers l'avenir), à partir d'attentes<sup>5</sup> qui anticipent cet avenir.

## II / La re-construction de significations par le récepteur-émetteur

Là encore, précisons tout de suite la faible part d'émetteur qui est affectée au récepteur. Elle repose simplement sur l'observation, reprise par tous les analystes de la communication, qu'"on ne peut pas ne pas communiquer", sous-entendu, bien sûr, quand on est dans une situation de communication : co-présence de deux êtres humains, tout simplement. Il suffit que je sois présent physiquement pour qu'apparaissent déjà un certain nombre d'indices : l'âge, le sexe, les goûts esthétiques ou les appartenances sociales à travers le vêtement; éventuellement même le caractère, à travers les postures et les comportements. Le lieu de la rencontre lui-même peut-être marqué socialement : l'homme de la rue, même s'il reste le prototype de l'anonymat, peut parfois être déjà "deviné" selon la fonction de la rue où l'on le rencontre, par le fait qu'il est piéton, etc.... On voit que les conjectures sont nombreuses et parfois bien aléatoires mais restent le point de départ de toute communication : en engageant une conversation avec B, A tiendra compte intuitivement de ces observations, car elles conditionnent la réception de son message : c'est ainsi que se constituent des rites et des rôles sociaux.

Réciproquement, bien sûr, B prélèvera les mêmes indices sur A, au départ de la communication, mais aussi tout au long de celle-ci. Plus A parle, plus B arrive à reconstruire des réseaux de significations qui structurent peu à peu l'ensemble du message. Ce que nous décrivons là, c'est la fonction

<sup>5</sup> Cette nécessité de repérer des régularités, donc de construire des significations, est si forte qu'une société sans projet nous paraît avoir perdu la notion du sens. Quand une science (?) comme l'économie politique en vient à compter sur le retour des cycles pour sortir de la crise, alors que ni la notion de cycle ni celle de crise ne sont clairement analysées en termes de causes et d'effets, cela revient à théoriser l'impuissance, un peu comme les astrologues affectant aux conjonctions astrales des significations arbitraires.

métalinguistique, qui permet à B de comprendre à la fois ce que A veut dire et pourquoi il le dit. Précisons un peu cette analyse.

Il y a dans la réception du message deux opérations complémentaires, qui ont souvent été présentées en opposition et qui définiraient deux catégories de sémiologie : le décodage et le décryptage. Cela recoupe d'autres oppositions, du type dénotation (au singulier : elle est la même pour tous) et connotations (au pluriel, car elles sont indénombrables), ou traduction (fidèle à une transcription linguistique) et interprétation. Certains sémiologues même, comme Mounin, ont voulu limiter la sémiologie au décodage, tandis que d'autres, comme BARTHES ou U. ECO, ont rapidement fait une large place au décryptage, en particulier d'inspiration sociologique. C'est en fait qu'on trouve là un deuxième paradoxe de la communication : dans son usage quotidien elle ne peut fonctionner qu'en utilisant à la fois décodage et décryptage, et le traducteur, par exemple, sait bien que, avant de transcrire le mot-à-mot, il lui faut disposer d'une interprétation générale. Celle-ci fonctionne comme un contexte à partir duquel il peut réduire certaines ambiguïtés ou obscurités.

Le décodage, qui consiste à affecter à chaque signifiant un signifié et un seul, fonctionne parfaitement pour des codes artificiels qui ont été créés justement dans le but d'éliminer toute ambiguïté, comme le code de la route, ou les pictogrammes inventés par telle administration ou tel service pour flécher des parcours, ou les différents codes d'identification <sup>6</sup>. L'idéal est évidemment de les faire reposer sur un ensemble bi-univoque : un seul signifié pour un signifiant, et vice-versa. Cela produit des ensembles à peu près fermés, car ils supposent un effort de mémorisation considérable. Dans les langues naturelles cela fonctionne bien pour la phonétique (entre 30 et 50 phénomènes), un peu moins bien pour la syntaxe (quelques dizaines de mots-outils, mais un nombre indéterminé de combinaisons possibles) et pas du tout pour le lexique, qui constitue un ensemble complètement ouvert, qui peut sans cesse s'enrichir, par dérivation, composition ou emprunts à d'autres langues. Ce qui, aux yeux des linguistes épris de rigueur, passe pour des irrégularités, est en réalité la condition même du fonctionnement de la langue. Elle sert à créer des représentations de la subjectivité aussi bien que des images du réel. Il lui arrive de créer des sous-codes, comme les langues scientifiques ou techniques, voire des langues

(6) Même dans le cas, où il paraît évident que chaque individu doit avoir un signalement propre, il peut y avoir :

a) des distorsions - le nom de famille et le prénom ne suffisent pas à individualiser. Ne parlons pas de la description type "carte d'identité" : signes particuliers ?

b) des risques d'erreurs impossibles à corriger, faute de redondance : c'est le cas de la numération introduite par l'informatique, où un seul chiffre faux rend l'ensemble inutilisable.



philosophiques, qui s'efforcent de retrouver des rapports bi-univoques. Mais ces sous-codes eux-mêmes ne peuvent protéger leur spécificité qu'en recourant à un langage à part, les mathématiques, qui les isole de la langue générale <sup>7</sup>.

Cette polysémie, qui est constitutive de la langue elle-même, nous la retrouvons dans toutes les formes de communication, visuelles ou auditives : les images sont polysémiques, la musique encore plus. Elle est liée à l'ambiguïté constitutive de toute communication naturelle, aux paradoxes qui lui permettent de fonctionner.

Entre le décodage terme à terme et le décryptage, dans lequel le régulateur est amené à émettre des hypothèses particulières et à essayer de les vérifier, s'interposent des codes sociaux de l'ambiguïté. Nous en relèverons deux grandes catégories : la politesse - la plaisanterie. Dans le cas de la politesse, le "je" émetteur réduit considérablement sa place pour laisser plus d'espace au récepteur. Cas limite : l'obséquiosité, où le "je" disparaît complètement; où il n'y a donc plus de communication, l'émetteur se contentant de deviner et d'anticiper les réactions du récepteur. C'est elle qui mérite pleinement le reproche d'hypocrisie : A n'est plus que le miroir sans défaut où B se reflète. Mais dans son fonctionnement courant la politesse est la condition même pour que se développent des rapports sociaux à la place des rapports de force : A réprime ses désirs, ses envies, pour tenir compte de la présence de B, pour permettre à B d'exprimer les siens. Dans son principe, elle consiste à affirmer "je suis moins que vous" ce qui, paradoxalement, est équivalent à "je suis plus que vous, puisque je suis poli" : de ce fait elle transpose le rapport de force (ce serait l'affirmation : "je suis plus que vous") dans une zone où le choix reste ouvert à B : il peut grossièrement affirmer sa propre supériorité ou au contraire "faire assaut de politesse". C'est donc dans cet espace ouvert par la politesse que peuvent se développer des rapports sociaux complexes, soit étroitement codés, comme dans le cadre de l'étiquette, soit ouverts à tous les jeux de la séduction <sup>8</sup>. Lorsqu'ils sont codés, ils éliminent l'ambiguïté, car ils transforment les marques de politesse en obligations sociales. Par contre, lorsqu'ils restent ouverts aux choix individuels, ils participent entièrement du paradoxe de la communication : ils peuvent relever d'un comportement habituel

7 Mêmes les mathématiques n'assurent plus cette précaution : l'utilisation de chiffres dans les médias aboutit à transformer les indices, sondages et autres mesures en arguments idéologiques, car rien n'indique les limites de leur validité. En outre chaque chiffre est souvent le résultat d'un "cocktail" de mesures parfois hétéroclites ou "corrigées". C'est dire qu'on ne peut pas abstraire un message fût-il sous forme math, de son usage social.

8 En effet la séduction (conduire par dessous) a le même principe de fonctionnement : laisser l'autre affirmer son désir ou, plus exactement, amener l'autre à exprimer son désir, c'est-à-dire à adopter l'attitude que l'on souhaite. Elle est donc plus active que la politesse, mais peut intégrer les formes de la politesse : c'est par là qu'elle s'oppose à la "conquête", plus proche du rapport de force.

de A, ou d'un respect de formes conventionnelles, ou d'un respect de A envers B. Hypocrisie ou sincérité ? Cela reste indécidable.

L'ambiguïté est peut-être encore plus grande avec la plaisanterie. Là encore, il y a un versant très codé et très conformiste qui va de la moquerie à l'égard de groupes sociaux -les femmes et les moines sont les cibles des fabliaux du Moyen-Age- jusqu'à la mise en scène de situations sur lesquelles la société jette le voile de la pudeur, la défécation semble avoir amusé les publics des plus variés, bien avant Rabelais et jusqu'à nos jours. Pour les fabliaux il s'agit du conformisme au 1er degré, et, dans le 2ème cas, d'un anti-conformisme devenu lui-même conformisme. Mais nous prendrons plutôt la plaisanterie dans ses formes les plus variées, celles qui constituent un ton, et que l'on appelle en général "humour". Son principe de base est d'envoyer au destinataire un message du type "ce que je dis n'est pas à prendre au sérieux", lui retirant ainsi la possibilité de s'en vexer, ou en tout cas de s'en fâcher ouvertement. Mais cela ne veut pas dire que ce que je dis est faux, et cela laisse en suspens la question : "est-ce que je le pense ?" car enfin, même si je ne suis pas sérieux, je le dis quand même, c'est donc bien que, "quelque part" comme on dit<sup>9</sup>, je le pense ou je l'envisage. On comprend dès lors que l'importance prise par les médias ait amené à cet usage général de l'humour comme forme de politesse. Nombre de messages relèvent de l'opinion plus que de la connaissance. La connaissance elle-même se sait provisoire, révisable. Celui qui y accède sait qu'il n'en possède qu'une partie. Tout cela conduit la plupart des locuteurs, et en particulier les journalistes qui, en tant que "généralistes" ont conscience de n'occuper chaque fois que des cantons restreints du savoir, à se ménager la possibilité de rectifier leurs affirmations, voire de les retirer si l'interlocuteur les prend mal ou les contredit. La politesse, qui amènerait à l'abstention, a encore sa place, mais une place limitée car l'interviewer, par exemple, a pour tâche de susciter des réactions. Par la plaisanterie, il avance des propositions tout en laissant à son interlocuteur la possibilité de les préciser, et tout en gardant lui-même la possibilité des les retirer sans perdre la face.

Une étape de plus, et l'on trouve le domaine auquel s'applique plus spécialement le décryptage. Du point de vue du récepteur, il ne suffit pas, à la réception d'un message, de retrouver les significations que l'émetteur a voulu transmettre. Il lui faut aussi évaluer sans cesse ce que le message représente pour lui, s'il correspond à la représentation qu'il se fait de la réalité, s'il ne s'agit pas, de la part de l'émetteur, d'une tentative de manipulation. Bref, il lui faut s'en approprier le contenu, à la fois pour le comprendre et pour déterminer la

(9) Cette expression même est devenue à la mode depuis que l'utilisation du ton de la plaisanterie est générale. Ne pas se prendre au sérieux ne signifie pas que tout ce qu'on dit est sans fondement : c'est ce fondement un peu obscur que désigne "quelque part".

confiance qu'il peut lui accorder. Le comprendre : c'est-à-dire éviter de se méprendre sur le sens et les intentions, donc vérifier qu'il y a cohérence entre les significations élémentaires et la signification générale. S'il y a des incohérences, chercher les indices qui lui permettront de voir sous quel point de vue il peut parvenir à les réduire. S'il n'y parvient pas, essayer d'autres hypothèses, prélever d'autres indices -éventuellement en amont, c'est-à-dire réinterpréter en fonction de ce qu'il a retenu en mémoire- soit de cette communication, soit d'autres communications présentant une ressemblance avec celle-là.

Mesurer la confiance qu'il peut accorder : c'est-à-dire se demander si telle information est admissible pour lui, c'est-à-dire conforme à ses représentations du Vrai, et à celles du Bien et du Mal. Savoir aussi s'il doit considérer cette information comme une opinion, donc éventuellement ne pas l'accepter, ou comme un savoir, donc peut-être modifier ses représentations du Vrai. Cette démarche complexe, où l'on voit poindre dans le dialogue le plus banal, l'esquisse même de la démarche de recherche, l'amène à se poser deux types de questions: - A croit-il à ce qu'il dit, c'est-à-dire est-il sincère ? - A est-il compétent sur le sujet abordé, c'est-à-dire ne commet-il pas une erreur involontaire ? Ce sont les deux points sur lesquels peut s'appuyer le principe d'autorité : "C'est vrai, parce que x, qui est un expert, l'a dit". Les scientifiques "purs" rappelleront ici avec plaisir, qu'il y a longtemps que Descartes en a montré la fragilité. Cela ne l'empêche pourtant pas de continuer de fonctionner allégrement à tous les niveaux, et pas seulement dans les conversations banales : même s'il entre un peu d'expérimentation dans la formation des apprentis-savants, la plus grande partie reste constituée par des théories que l'on admet démontrées, parce qu'il n'est tout simplement pas possible de construire un enseignement qui remette toujours tout en cause. Cela peut même aboutir à l'aspect caricatural de certaines thèses ou certains mémoires où, à force de traquer les évidences, l'affirmation la plus banale se trouve cautionnée par la référence à un auteur prestigieux.

Si nous citons ces exemples, c'est pour mieux souligner combien les mécanismes de la communication sont à l'œuvre quel que soit le thème ou le "niveau" de cette communication. S'il y a une rupture épistémologique elle se situe néanmoins sur un continuum et, comme la plupart des ruptures, elle est due au fait que, pour mieux adapter la fonction sémiotique à l'objet qu'on lui a fixé, on est amené à privilégier un de ses facteurs. Par exemple le recours à l'expérience personnelle, dans la communication ordinaire, est souvent peu efficace, celle-ci étant très limitée par rapport au nombre considérable de sujets abordés. La vérification repose essentiellement sur la confiance accordée au locuteur. D'où la nécessité de tester fréquemment cette confiance, en particulier lorsqu'on connaît peu l'émetteur. Par contre, bien sûr, le chercheur doit

minimiser cette confiance et même -mais est-ce possible ?- celle qu'il accorde à la théorie, pour laisser le plus de place possible à l'interprétation des faits eux-mêmes. Mais lui non plus n'échappe pas au paradoxe : pour interpréter, il faut un code qui fournit des hypothèses de signification, c'est la théorie; et il retombe dans toute la problématique de la communication.

### III / Les contextes

Il nous reste à voir comment les significations se construisent sur des significations précédentes, que nous appelons "contextes" pour leur appliquer un mot très large, mais qui sont surtout des représentations mentales de différents ordres, et de niveaux de généralités différents. Cette pré-existence de significations, qui constitue la culture de tous les groupes humains, a la même fonction que les langues naturelles : permettre un échange illimité des expériences, ce qui donne à chacun la possibilité d'accéder à des environnements beaucoup plus nombreux et variés que ceux dans lesquels il peut être présent physiquement. Il est bien certain que la carte ne remplace pas le territoire, et donc que la représentation -fût-ce avec les techniques de l'image virtuelle- ne se confond pas avec le réel. L'être intime de chacun restera toujours une "boîte noire", partiellement inaccessible aux autres et à lui-même, et l'environnement physique commence à être détruit par les activités humaines avant même que son recensement soit terminé (combien de millions de variétés d'insectes, de dizaines ou centaines de milliers de coquillages, etc...?). Mais, aussi imparfaite que soit la communication, elle permet la mise en commun à la fois d'images du réel et de règles de comportement, à l'intérieur desquelles chaque individu peut se constituer une identité qui lui permette de vivre avec les autres.

Nous ne développerons pas longuement cet aspect, nous réservant d'y revenir plus tard dans quelques notes sur le vocabulaire dans lequel s'incarne la modernité. Mais on peut souligner que, à travers les conflits qui traversent les sociétés actuelles, soit dans leur propre sein, soit en les opposant les unes aux autres, se trouvent confrontés deux systèmes de représentation du réel, qui entraînent ensuite l'ensemble des normes qui déterminent ce que chacun admet pour Vrai (impossible-possible-probable-vraisemblable...) et ce qu'il admet pour souhaitable (nécessités, besoins, envies, désirs, fantasmes...).

C'est le conflit tradition-modernité qui, au-delà des aspects accidentels et parfois discutables, aboutit à l'opposition entre :

- D'un côté (la tradition) un système clos, où le lien social réside dans le respect du passé, qu'il soit religieux, national ou ethnique (racial par exemple).

L'âge d'or est derrière nous, ce qui correspond, selon Mircea ELIADE, à une vision religieuse tendant à célébrer l'époque où tel prophète a vécu sur terre. Le culte des ancêtres, celui des Anciens dans la célèbre querelle du 17<sup>ème</sup> siècle, relèvent de cette vision. Toute connaissance venant de la Tradition, c'est la coutume ou Le Livre (sens du mot "Bible" comme de "Al Koran") qui sont la source unique du Vrai. Dans la société, cela produit l'obéissance due aux plus âgés, le refus de l'innovation. La hiérarchie sociale se justifie par la naissance, car elle seule constitue une présomption d'excellence : c'est elle qui fixe la place de l'individu dans la société, la réussite individuelle restant marginale. L'écoulement du temps ne peut rien apporter de mieux, car celui-ci ne peut qu'avoir une action négative, nous éloignant des origines. Les fondamentalismes représentent cette vision dans son état le plus radical.

- La modernité, un système ouvert, se met en place progressivement, avec deux temps forts : l'un à la Renaissance, l'autre au 18<sup>ème</sup> siècle, et, sans doute, une accélération depuis la fin du 19<sup>ème</sup> siècle. C'est le mythe du Progrès, tout aussi irrationnel, en tant que mythe, que celui de la Tradition, qui inverse l'axe du temps : désormais il n'y a plus de problème qu'on ne parviendra pas à résoudre dans le futur. La traduction de cet optimisme se retrouve dans l'équivalence souvent établie a priori : pour accélérer la solution d'un problème, il suffit d'augmenter les crédits. Cela peut évidemment être juste ou faux, selon les problèmes envisagés. Mais il est sûr que l'accumulation des connaissances fait que maintenant elles peuvent provenir d'un grand nombre de sources et non plus d'un Livre ou d'un dogme unique. La "fin des idéologies" est peut-être d'abord la perte de crédit de tous les dogmes, religieux ou pseudo-scientifiques. L'aspect mythique de cette croyance a longtemps résidé dans le scientisme : la science résoudra tous nos problèmes (au futur donc !). Ce basculement de l'axe du temps a entraîné l'idée que le mouvement, la nouveauté, sont des valeurs indépendamment des réalités qu'elles concernent. Le jeune cadre, représentant l'avenir, est plus efficace, dans la publicité, que le vieillard, représentant la prudence et la modération.

Entre ces deux pôles prennent place des temps cycliques, et des contradictions jusque dans les aspirations. Cette opposition, que nous esquissons ici, est effectivement très profonde, mais elle prend souvent l'aspect d'un nouveau paradoxe, indépassable lui aussi, car chacun éprouve à la fois le besoin de stabilité et celui du changement et, lorsque le mouvement devient emballement comme dans notre société, c'est la dissolution de tous les repères, donc l'impossibilité d'établir des significations. C'est ce qui s'est déjà produit dans le domaine de l'art pictural, dont toute une partie bégaye encore autour du "ready made" ou de l'exaltation du déchet, et ce qui menace l'économie où, d'inflation en stagnation et d'équilibre en récession, le contact avec le réel

semble de plus en plus ténu.

A l'intérieur de ce cadre très général prennent place des représentations concrètes, qui correspondent aux modèles de situation et de personnages que constituent les multiples récits qui circulent dans une société donnée. Faits-divers, romans et nouvelles, pièces de théâtre, témoignages, récits historiques, mémoires, biographies, sont le lieu d'échange entre le réel et la fiction, où la frontière se brouille parfois par jeu -comme dans le récit fantastique dont l'auteur feint d'apporter des preuves- parfois pour maintenir l'intérêt du lecteur. Le lecteur reconnaît dans la vie quotidienne des personnages de roman, voire des figures échappées du dessin d'un caricaturiste. Le romancier va chercher son inspiration dans des histoires vraies. Cette confusion, constitutive de la définition du mythe, fait que nombre de récits ne peuvent être jugés à l'aune de la vérité; mais contribuent à l'apprentissage de la communication. Tantôt ils penchent vers la simplicité du stéréotype et provoquent surtout la reconnaissance de préjugés déjà existants. Tantôt -et c'est là que réside la réussite des grands romanciers- ils proposent une vision nouvelle des événements et des sentiments qui éclaire le lecteur sur lui-même, l'aide à construire sa propre identité, à mieux comprendre autrui. Le temps de la lecture, ou celui du cinéma, du théâtre, sont des moments où il y a du "jeu" avec la réalité, ce qui maintient celle-ci à distance et permet un apprentissage. Dans la communication cet apport pourra donner lieu à des références explicites -il y a des personnages ou des situations à la Stendhal, à la Gide....- mais souvent aussi, modifiant le point de vue des lecteurs directs, il se diffusera au-delà de leur cercle par de multiples canaux. La manière d'être, la représentation qu'ils ont d'eux-mêmes est aussi influencée, pour chaque peuple, par les récits où ses écrivains, ses journalistes l'ont représenté. Il en est des types humains ou des types de situation comme des idées qui sont dans l'air du temps : on peut difficilement repérer toutes les sources ou dater leur source unique<sup>10</sup>.

Il reste enfin un niveau plus individuel, qui serait celui des connaissances psychologiques que chacun développe, fût-ce de façon empirique. Si la sagesse des nations conseille de ne pas juger sur la mine, c'est bien parce que c'est ce que tout le monde fait. Simplement les signes changent quelque peu, en relation avec les préjugés d'une époque. A ce sujet il pourrait être intéressant de suivre les avatars d'une théorie comme celle de Gall, qui, à partir de la forme et des mensurations de la tête, prétendait établir une carte des capacités intellectuelles et des tendances affectives. Après l'adhésion de Balzac

---

<sup>10</sup> C'est néanmoins possible pour ces personnages historiques ou ces héros de roman ou de théâtre dont le nom est devenu un symbole ; en vrac : Attila, Pasteur, Don Juan, Rastignac.

et bien d'autres de ses contemporains, qui y voyaient une théorie scientifique, elle a été démantelée par de multiples critiques, et continue cependant à alimenter les critères de certains chasseurs de têtes. Il ne suffit pas qu'une représentation soit fautive pour qu'elle soit abandonnée par la communication sociale, à l'un ou l'autre de ses niveaux !

On voit donc que, dans ce contexte touffu, qui constitue la base de toutes les communications sociales, cohabitent des représentations multiples, contradictoires. Il n'est pas possible que deux interlocuteurs, à un moment donné, les partagent toutes. Elles ne sont pas structurées de manière logique, mais laissent subsister bien des contradictions car, pour chacun, il y a souvent un écart entre ce qu'il sait vrai et ce qu'il souhaite vrai. Le raciste qui ne s'avoue pas aura toujours une exception à mettre en avant : "la preuve que je ne suis pas raciste, c'est que mon meilleur ami est un ...", tout en maintenant un jugement global négatif. L'idéaliste déçu cherchera des excuses ou des explications pour sauver son idéal. Bref, la subjectivité se défend contre les empiètements de l'observation ou du raisonnement. Aussi n'est-il pas surprenant que le récepteur soit contraint non seulement d'interpréter les messages qu'il reçoit, mais de les relativiser, en les référant à ces contextes tant pour construire des significations que pour prouver leur validité par référence à ces savoirs partagés.

### Conclusion

Après avoir posé la question "La communication est-elle un concept fédérateur" il nous a fallu prendre quelques précautions pour écarter les dangers que la mode fait courir à ce concept en le précipitant dans la bouillie idéologique d'une société où l'on ne communique pas aussi bien qu'on l'affirme. Les différents avatars que connaît le mot lui-même sont éloquentes : sur 100 titres dans lesquels il apparaît il doit bien y en avoir 95 dans lesquels il renvoie à une technique nécessitant un matériel électronique ou informatique. Et, dans les 5 autres, la communication n'est souvent qu'un moyen d'exercer un pouvoir social : sélectionner, diffuser des directives, etc..., ou alors on joue à communiquer et le téléspectateur pourra exercer une interactivité déjà très

largement conditionnée. On est alors très loin du concept.<sup>11</sup>

Si par contre on conçoit la communication comme un échange de représentations et de valeurs, qui suppose un récepteur aussi attentif et actif que l'émetteur, elle nous met sur la piste de la fonction sémiotique, qui est propre à l'homme. En effet l'animal se contente de maîtriser son environnement proche, alors que, dès son apparition, l'être humain développe des systèmes symboliques qui lui permettent d'étendre son pouvoir bien au delà des strictes nécessités biologiques. Il construit des religions qui visent à donner un sens à sa présence dans l'univers, des techniques qui lui permettent d'ordonner son environnement, des sciences qui, étant plus abstraites, lui permettent de maîtriser un plus grand nombre d'événements. Des multitudes de groupes humains ont développé des réponses différentes. Toutes n'ont pas la même valeur, même sur le plan moral, mais on ne peut les classer qu'en les comparant et en les soumettant à des critères d'une plus grande généralité que chacune d'elles : c'est le seul moyen d'échapper à l'ethnocentrisme, forme collective de la subjectivité.

Nous soutiendrons donc que la communication est bien un concept fédérateur, car il présente un degré de généralité comparable à celui de la logique, mais dans un autre ordre : celui des relations humaines. On ne peut le soumettre à une structuration logique, parce que, constituant un système toujours ouvert, la communication est, par essence, le lieu des paradoxes. Pour commencer, il lui faut avoir une cohérence et un équilibre intérieur et, en même temps, rester ouvert sur l'extérieur. Cette condition, nous la retrouvons dans chacun de ses éléments : les émetteurs et récepteurs doivent à la fois posséder une identité assez stable pour se constituer un point de vue propre, sinon il seront seulement traversés par une communication sociale venue d'ailleurs. N'est-ce pas le risque du consommateur passif des médias ? En même temps cette identité doit pouvoir s'enrichir, évoluer grâce à des apports extérieurs, préalablement évalués à travers la phase de décryptage. La langue elle-même a des structures stables, et en même temps s'ouvre sur l'infini des connaissances et des expériences. Plus fondamentalement même, la double contrainte, qui oblige chacun des partenaires à être sincère et en même temps à corriger cette sincérité pour ne pas perdre le contact avec son interlocuteur, est un élément fondamental de la culture, et constitue la base même de la compréhension de l'autre, que chacun découvre déjà en soi.

---

11 Ce jeu des apparences est assez caractéristique de la fausse liberté du public que cultivent les médias. Que signifie, par exemple, le fait que le spectateur pourra choisir entre 700 chaînes de télévision ? Les critères du choix ne sont pas évidents si, comme actuellement, elles visent toutes le même public, aux mêmes heures, à travers des émissions semblables. Faudra-t-il zapper 700 fois avant de faire son choix ?



Chacune des sciences humaines -et sans doute même, si l'on admet l'importance du psychosomatique, la biologie- a quelque chose à emprunter à la théorie de la communication : prélèvement des indices, critique des témoignages, évaluation des opinions, tout cela fonctionne dans le dialogue à l'état spontané. Chacune a aussi quelque chose à lui apporter, puisque, faisant fonctionner plus particulièrement tel ou tel de ses paramètres, elle est à même d'en grossir les effets et de les rendre plus facilement observables.

André GRANGE  
IUFM. SAINT DENIS

Ces analyses se situant dans le prolongement de celles de l'école de PALO-ALTO, il faudrait ici citer tous les ouvrages de BATESON, de GOFFMAN, de WATZLAWICK. Pour le lecteur qui souhaiterait en retrouver l'essentiel rappelons que WINKIN en a donné un bon résumé, ainsi qu'une bibliographie, dans "La Nouvelle Communication" (Le Seuil).